

## *Pour la musique*

[Allocution prononcée au Club 44 de La Chaux-de-Fonds, en 2006, pour que soit maintenu dans cette ville un Conservatoire avec classes professionnelles]

Je crains que vous ne trouviez mes propos terriblement généraux, et bien éloignés du souci qui est le vôtre. N'étant ni sociologue, ni politologue, ni politicien, ni professeur de musique, ni responsable culturel, je ne ferai guère ici qu'un simple éloge de la musique. Dans le domaine musical, je ne suis qu'un amateur, mais précisément, je sais assez que sans les professionnels, je ne serais rien du tout. Quoi qu'il en soit, je voudrais essayer de dire en quelques mots ce que l'apprentissage de la musique, à mon sens, peut apporter à l'individu, mais également à la société.

Mais apporte-il quoi que ce soit ? Non seulement la musique n'adoucit pas toujours les mœurs individuelles, mais en outre, sur le plan collectif, sa rentabilité économique est fort douteuse. J'ai bien lu quelque part que l'écoute de fugues de Bach, en ouverture d'un conseil d'administration, améliorerait les performances de ses membres. Et j'ai même lu que la diffusion par haut-parleur, dans les poulaillers, de symphonies de Mozart, avait un effet bénéfique sur la ponte des volailles. Mais j'avoue que ce genre d'utilité et de rentabilité, loin de me ravir, me jette dans un considérable effroi. Une société touche le fond lorsqu'elle ne se contente pas de mettre l'utile au sommet de sa hiérarchie des valeurs, mais qu'elle prétend par-

dessus le marché enrôler les arts au service de cette toute-puissante utilité.

Cependant, je ne voudrais pas tomber dans le défaut qui consisterait à défendre la musique uniquement parce qu'elle serait d'une foncière et glorieuse inutilité. Car s'il est vrai que la musique a moins de *rentabilité économique* qu'une fabrique de circuits intégrés, il n'en est pas moins vrai qu'elle possède une éminente *fonction sociale*. La musique ne rend parfaits ni les individus ni la société, mais je suis persuadé qu'elle aide à combattre des maux à la fois individuels et sociaux, et même des maux très contemporains, qui affectent aussi bien les individus que la collectivité. En ce sens, je crois qu'une société qui cultive la musique se donne une chance supplémentaire de tenir debout. Oui, au risque de passer pour un idéaliste indéfectible, j'affirme que la pratique de la musique contribue pour une part non négligeable à préserver et à renforcer le lien social.

Pourquoi et comment ? Notamment parce que la musique rend leur sens plein, leur sens juste, à deux mots et deux choses qui sont aujourd'hui mis à toutes les sauces, et horriblement galvaudés. Je veux parler de l'*émotion* d'une part, et de la *communication* d'autre part.

\*

Vous le savez comme moi, l'émotion comme fin en soi, l'émotion pour elle-même, si l'on en croit le discours le plus répandu, apparaît comme le *nec plus ultra* de l'existence. Nous vivons les événements du monde comme de « grands moments d'émotion ». Les tsunamis, tremblements de terre et autres catastrophes nous concernent le temps d'une émotion. La vie publique fonctionne à l'émotion, et la vie

privée n'est pas en reste. N'est réel, en somme, que ce qui est lacrymogène.

Je n'ai rien contre l'émotion. Au contraire. Le problème, dans nos sociétés et dans nos esprits, c'est que cette émotion soit devenue la mesure de toute chose. Un douloureux paradoxe veut d'autre part que la musique même, la musique surtout, sous sa forme la plus répandue, c'est-à-dire commerciale, soit un des vecteurs de cette émotion qui n'a d'autre fin que soi, et qui ne s'accompagne ni de réflexion, ni d'élan vers autrui, ni d'action positive.

Notre société contemporaine est si bien contaminée par cette conception ou cette non-conception de l'art musical que des artistes, de manière plus ou moins provocatrice, en viennent à s'en faire les défenseurs. J'ai lu voilà quelques mois dans un quotidien français l'interview d'un chorégraphe à la mode, qui a créé à l'Opéra de Paris un spectacle où se mêlent des musiques de Mozart, remixées, à des musiques de Céline Dion, non remixées. Commentant sa création, ce chorégraphe, s'exprimait en ces termes : « La question est de savoir si les larmes suscitées par Mozart sont de qualité supérieure à celles que suscite une chanteuse populaire. »<sup>1</sup>. La réponse est évidemment contenue dans la question. Céline Dion vaut Mozart, puisqu'ils font pleurer tous les deux. Les larmes sont les larmes, et leur analyse chimique, après le *Requiem* de Mozart ou une chanson de Céline Dion, donnerait le même résultat.

Pas plus que je ne suis l'ennemi de l'émotion, je ne suis celui de Céline Dion. La question n'est pas là. Elle est dans cette échelle de valeurs qui veut que l'alpha et l'oméga de la qualité musicale et artistique, ce soit l'émotion, l'émotion et encore l'émotion. Évidemment, il faut le répéter, le chorégraphe que j'évoque est un provocateur, parce qu'il sait fort bien que son échelle de valeurs, telle

---

<sup>1</sup> Cité in *Libération* du 25 mars 2005.

qu'il la suggère, ressemble diablement à celle de la société commerciale dans laquelle nous baignons, et qu'il condamne, je le suppose, avec la dernière énergie.

Les 99 % des musiques dont nos oreilles, et surtout celles des jeunes, sont assaillies à journée faite, ce sont des musiques qui suintent l'émotion, qui distillent l'émotion, qui n'existent que pour mouliner de l'émotion, comme si l'émotion était le vrai, le bien et le beau réunis. Mais enfin, la *qualité* du *Requiem* de Mozart tient à tout autre chose qu'à la *quantité* de larmes qu'il fait couler. Elle tient au pouvoir d'élaborer musicalement une intuition infiniment profonde de la vie humaine, une conscience exceptionnellement aiguë de la tragédie humaine. Dans le *Requiem*, les harmonies et les mélodies expriment l'humanité avec une pénétration et une vérité dont l'émotion n'est qu'une conséquence seconde ; et sans le savoir toujours, si nous pleurons à son écoute, nous sommes comme l'héroïne de *La Belle et la Bête*, le beau film de Jean Cocteau : nous ne pleurons pas des larmes mais des diamants.

C'est précisément là que je voulais en venir : la musique, la vraie, celle qui pour être pratiquée, aimée, comprise, demande une lente approche, une rigueur, une connaissance intelligente – un enseignement professionnel –, la vraie musique apporte le remède aux maux que nous inflige la mauvaise. Non pas, faut-il le dire, parce que la vraie musique serait intellectuelle, froide, cérébrale, ennemie de l'émotion, purement technique. Au contraire, bien sûr. Mais il se trouve que la musique digne de ce nom, la musique non commerciale, celle qui exige d'être enseignée pour livrer ses richesses, porte toujours en elle *l'intelligence de sa sensibilité* ; elle est toujours construction, organisation, pensée. Elle est structure complexe, élaboration subtile, nuance infinie de l'esprit. Et l'émotion même qu'elle suscite est d'une teneur singulière : c'est une émotion qui n'a de cesse de se dépasser elle-même, et qui n'est que le

commencement de l'action. Une émotion qui, je le disais à l'instant, est un effet second, sinon secondaire, de l'art, et qui pour cette raison même, ne se suffit pas de soi. Plus nous sommes émus par la vraie musique, plus nous désirons dépasser notre émotion ; plus nous voulons vivre, comprendre et agir.

De toutes les expressions artistiques, la musique est sans doute celle qui parvient à réunir le mieux, voire à *unir* l'intelligence à la sensibilité, la pensée à l'émotion. Elle réconcilie en nous ces deux facultés, celle de sentir et celle de réfléchir, qui sont systématiquement et tragiquement disjointes dans nos personnes et dans notre société. Et j'ose alors parler de *fonction sociale* de la musique, au sens où pour s'orienter dans la vie individuelle et collective, y compris dans la vie pratique, politique, économique, il faut le concours de toutes nos facultés. Il ne faut pas que nos émotions et notre intelligence tirent à hue et à dia, ou, ce qui est pire encore, qu'elles s'ignorent l'une l'autre. Si nous voulons agir efficacement et justement, il faut que notre cœur et notre esprit dialoguent et s'enrichissent réciproquement. La musique y aide, j'en suis convaincu.

\*

S'il est impératif que nos différentes facultés communiquent à l'intérieur de nous-mêmes, il faut aussi, bien sûr, que nous puissions communiquer les uns avec les autres. *Communiquer* : le grand mot est lâché, car comme vous le savez, la communication, avec l'émotion, est un des slogans favoris de notre société. À l'heure de l'informatique et d'Internet, tout communique, partout et tout le temps. Mais on sait aussi que cette communication est singulièrement illusoire, et que sur le Net, chacun, individus et groupes, sociétés, entreprises et collectivités, cherche surtout à se faire voir et à se faire

entendre, mais non pas à voir ou à entendre autrui. De manière générale – ce phénomène a été dénoncé voilà déjà quelques bonnes décennies, mais il ne fait que s'aggraver – le danger est que le média prenne le pas sur le message ; que le fait de communiquer prenne le pas sur le contenu de cette communication. On imagine bien les conséquences que ce mal peut avoir sur la qualité, voire l'existence du lien social.

La prétendue « communication » masque l'absence de réelle *relation* entre les êtres. Et pour compenser cette absence de relation, on rêve d'une espèce de *fusion* où se dissolvent les individualités, où plus rien n'est à relier parce que tout est confondu. Et de nouveau, ce que j'appelle la mauvaise musique, ou la musique commerciale, est la principale fabrique de cette fusion vaine et vide. La musique des grands magasins cherche à nous baigner dans un tiède agrément, dans une soupe d'inconscience béate, histoire de faire de nous de dociles acheteurs. La musique des discothèques, avec pour argument principal le nombre des décibels et la puissance des basses qui font gonfler nos entrailles sur le plus simpliste des rythmes, brouille les contours de la personne, dans la volupté abrutie d'une fusion dont il faudra cependant ressortir tôt ou tard, comme on ressort d'un rêve, pour être rejeté dans un réel que l'on risque de haïr chaque jour davantage, parce qu'il ne se soumet pas aux exigences de notre ivresse.

Ce type de musique fusionnelle est donc le double pervers de la non-communication universelle. Dans les deux cas, on fait un maximum de bruit, et l'on abolit toute possibilité de dialogue entre les personnes, tout en masquant ce néant sous le tintamarre. Mais quoi qu'il en soit, et c'est là que j'en viens, rien de tel que la bonne musique pour créer ou restaurer les conditions d'une communication réelle entre les êtres. D'abord, et comme je le suggérais tout à l'heure, parce que la bonne musique ne nous enferme pas en elle ni

en nous. Même si on la pratique ou si on l'écoute seul, elle donne envie de sortir de soi. Et comme tout grand art peut-être, elle est un appel à nous tourner vers autrui.

Mais il y a autre chose, que tout grand art ne possède pas, et que la musique possède si bien : c'est la *dimension sociale* de sa pratique. J'ai eu l'occasion d'assister récemment, dans différentes régions de la Suisse romande, à des concerts donnés par des amateurs épaulés ou dirigés par des professionnels. À chaque fois, j'ai été frappé par la qualité du lien que créait entre les interprètes la passion pour une même œuvre et pour une même entreprise. Et j'ai pu voir comment le contact des amateurs avec les professionnels était vivifiant, combien il les tirait vers le haut, tout en leur donnant l'impression de tirer à la même corde, ou plutôt de caresser la même corde, de violon s'entend. Dans leur manière de dialoguer, de tendre ensemble au même but, tous ces praticiens de la musique m'apparaissaient presque comme les citoyens d'une cité idéale, où chacun travaille, à sa place, au bien commun ; il faudrait dire ici : au beau commun. Mais je ne suis pas sûr que cela soit très différent.

\*

J'aimerais encore ajouter que l'apprentissage de la musique permet de réaliser un étrange miracle : souvent, les enfants et les adolescents, à l'école, ne voient pas bien à quoi peut leur servir le savoir, si ce n'est à obtenir des diplômes, donc de la réussite sociale. À la suite de leurs parents, ils considèrent volontiers l'école comme une prestation de services, et la réussite comme un dû. Situation pour le moins préoccupante, car elle signifie qu'on ne comprend plus ce que signifie le savoir, en dehors de sa valeur marchande.

Or, dans l'apprentissage de la musique, il me semble que ce phénomène est beaucoup plus rare. La reconnaissance est naturelle,

de la part de l'enfant, aussi bien du travail qu'il doit accomplir que de la maîtrise du maître et de la dignité de la matière enseignée. L'enfant, qui a tant de peine à admirer le savoir scientifique ou littéraire, admire le savoir artistique, et musical en particulier, dès lors qu'il est mis en sa présence. La musique est une discipline dont les enfants et les adolescents acceptent qu'elle soit, précisément, une *discipline*, avec ses exigences, ses rigueurs, ses maîtres, ses vrais professionnels. Ils sentent et savent qu'elle ne dispensera ses richesses et ses joies qu'à ce prix.

*Per aspera ad astra* : cette formule est vraie, bien sûr, de tous les arts et de toutes les branches de la connaissance. Mais il semble que dans notre société, cette vérité ne reste claire, évidente et partagée que dans de rares domaines, dont la musique est le principal. Tant et si bien que si la musique n'avait plus une place de choix, une place centrale dans notre société, celle-ci perdrait cette possibilité de faire comprendre et de faire sentir à ses membres la dignité de la connaissance, de toute connaissance. Elle perdrait un moyen privilégié de faire percevoir à la jeunesse la nécessité de l'énergie, de l'élan, du don de soi qui sont nécessaires à la cohésion et à l'existence même d'une communauté.

\*

Voilà ce que j'avais à vous dire. Je crois que la musique, même si elle ne résout pas tous les problèmes du monde, est infiniment plus qu'une activité de loisir. C'est un art qui permet (je me résume) de réconcilier, à l'intérieur de l'être, l'intelligence et l'émotion ; qui permet, entre les êtres et dans la société, de communiquer vraiment, au lieu de se livrer à des vociférations sans contenu ou de se pâmer dans des fusions sans âme. C'est un art qui, pratiqué collectivement, est un puissant facteur de cohésion et de socialisation ; enfin, c'est



un art qui incarne, si je puis dire, la belle nécessité de donner pour recevoir.

S'il en est bien ainsi, comment n'affirmerais-je pas qu'il faut encourager, soutenir toutes les institutions qui, dans une région, travaillent à faire vivre la musique ; qu'il faut maintenir la formation de ces professionnels sans qui les amateurs ne peuvent exister, sans qui rien ne peut se faire ? Bien sûr, tout le monde est favorable à la musique, personne n'a rien contre la musique. Mais il ne faut pas seulement n'avoir rien contre elle. Il faut agir pour elle. Et la moindre des choses sera de se garder de toute mesure qui pourrait l'affaiblir, l'empêcher d'irriguer notre tissu social. Notre société, si elle se veut citoyenne, doit être musicienne.